

Les histoires de Théodore

III

“ Une femme du village allait mourir. Elle était très misérable, et n'avait rien à regretter dans la vie ; elle était très chrétienne, et ne redoutait rien dans la mort ; mais elle était mère, et elle laissait sans appui deux enfants : une fille affligée d'un goître qui la rendait impotente ; un garçon, Matthias, tout à fait idiot. Elle avoua ses inquiétudes à une amie qui l'assistait en ses derniers moments. — Ne soyez point en peine, répondit celle-ci : mon mari et moi nous adopterons vos orphelins. — Sur cette assurance, la pauvre femme mourut en paix. Les orphelins avaient pourtant un père, mais c'était un malheureux abruti de vices. L'amie, fidèle à sa parole, présenta les deux enfants à son mari, qui les accueillit avec joie.

“ Or, quelles ressources possédaient ces gens pour se charger d'une telle famille ? L'homme était le fossoyeur du village, la femme travaillait à la journée. Dans toute la paroisse, on ne connaissait point d'habitants plus pauvres. Leur maison valait bien, en tout, deux cents francs. Elle se composait d'une seule chambre. Ils y firent un second lit, et s'en remirent à Dieu pour ne pas mourir de faim, puisque ces enfants, qui allaient accroître les dépenses, prendraient encore bien des heures au temps du travail, par les attentions et la surveillance qu'ils exigeraient. Ils vécurent, Dieu sait comment, Dieu sait à quel prix ! Tout ce que nous avons su, nous, c'est que, durant dix-huit longues années, les deux orphelins reçurent sans interruption les soins les plus assidus, les plus tendres, et que jamais le fossoyeur ni sa femme, voyant qu'ils suffisaient à leur œuvre céleste, ne demandèrent des secours qu'ils savaient pourtant bien qu'on ne leur eût point refusés. Non qu'ils y missent de l'orgueil, ô mon Dieu ! mais en travaillant avec une ardeur sans pareille, mais en se privant avec une rigueur inexorable, mais en jeûnant lorsqu'il n'y avait du pain dans la chaumière que pour la goîtreuse et pour l'idiot, mais en se refusant le sommeil après leurs journées pleines de fatigues lorsque ces pauvres êtres tombaient malades, ce qui arrivait souvent ; mais en se dépouillant l'hiver pour les couvrir, comme ils s'épuisaient et s'abstenaient en toute saison pour les nourrir, ces cœurs héroïques parvenaient chaque jour à leur but, et, l'ayant atteint, ne songeaient plus qu'à remer-